

# Chapitre 1

## Cléo

Je balaie la salle de transit du regard à la recherche d'un coin isolé où me poser. Le hall grouille de monde. J'ignore si nous embarquons tous dans le même avion, mais si tel était le cas, je n'aurais pas autant de tranquillité que lors du vol précédent... L'appareil n'était qu'à moitié plein et j'ai eu la chance de me retrouver seule sur une rangée de trois fauteuils pendant les six heures qu'a duré le trajet Paris-Dubaï !

Je remonte mes lunettes sur le bout de mon nez et commence à arpenter les allées, en jetant des coups d'œil discrets de-ci de-là, mon sac à dos vissé sur les épaules.

J'ai suffisamment voyagé avec ma mère étant plus jeune pour savoir auprès de quels types de passagers je peux m'installer sans crainte d'être dérangée et surtout auprès desquels il vaut mieux passer son tour. Les familles avec enfants sont à fuir en priorité. D'abord, parce qu'elles sont bruyantes, volubiles et envahissantes avec leurs multiples sacs à main, à dos ou à langer. Ensuite, parce que les gosses n'ont rien de mieux à faire pour se divertir que de slalomer entre les sièges et les valises des autres voyageurs en se fichant pas mal de la politesse ! Il se peut aussi que le père de famille, dépassé à la fois par sa marmaille et sa femme hystérique, se retrouve à prendre du bon temps dans les toilettes de l'aéroport avec la première inconnue qui passe... Mais je m'égare ! Les hommes ne sont pas tous des pervers, si ? Et puis ma mère n'est pas là de toute façon... Alors que mon esprit me renvoie à des souvenirs embrouillés de petite fille, je surprends le regard lubrique d'un gars d'une quarantaine d'années. Son gamin en pleurs sur les genoux et son épouse plongée au fond d'une valise à la recherche d'un doudou perdu, il me scrute de haut en bas. Je réprime un haut-le-cœur et presse le pas pour m'éloigner au plus vite de ses désirs malsains.

Pour d'autres raisons, les personnes âgées font également partie de ces catégories de gens à éviter. Parmi elles, on retrouve soit des baroudeurs invétérés, qui n'ont de cesse d'énumérer tous les merveilleux endroits qu'ils ont eu la chance de visiter et toutes les choses fantastiques qu'ils ont accomplies au cours de leur vie ; soit des vieux complètement paumés qui n'y comprennent rien, posent trente-six mille questions et ont besoin d'être guidés dans chacune des étapes du voyage. Dans les deux cas, ils deviennent très vite insupportables !

Il faut aussi se méfier des gens seuls. On a tendance à baisser la garde avec ceux-là, persuadé qu'ils recherchent une solitude identique à la nôtre, mais c'est loin d'être toujours le cas ! Je sais plus ou moins les repérer maintenant : éviter ceux qui inspectent tout autour d'eux, le sourire aux lèvres, tentant d'accrocher un regard pour engager une conversation. Avec moi, ils seraient servis : je peux être aussi muette qu'une tombe lorsque je l'ai décidé. Et ce n'est pas je ne sais quelle bienséance qui me fera changer de comportement ! Ma patronne l'a bien compris à l'institut : quand les clientes me saoulent, je me mure dans le silence. En même temps, je suis payée pour arracher des poils, pas pour raconter ma vie !

*Tiens, ici, ça semble pas mal !* Sur les deux rangées de fauteuils, seuls trois sont occupés. D'un côté, un homme en costard pianote à toute vitesse sur un ordinateur portable, de l'autre un jeune

couple est trop occupé à se bécoter pour se soucier du reste du monde.

Je m'installe à l'extrémité d'une banquette et fais glisser les bretelles de mon sac à dos de sorte qu'il se positionne sur mon torse. J'ouvre la fermeture éclair et vérifie son contenu : rien ne semble avoir bougé. Les différentes petites pochettes étiquetées avec soin et organisées par thème — hygiène, loisir, alimentation, administratif — s'encastrent les unes dans les autres en un parfait puzzle et rentabilisent au maximum le peu de place offert par le sac à dos. J'ouvre un paquet de spéculoos tout en jetant un coup d'œil à mon téléphone : plus qu'une petite heure à attendre avant de rembarquer. J'envoie un SMS à ma mère pour lui signaler que tout va bien. Sa réponse ne tarde pas, malgré l'heure déjà bien avancée en France : *OK mon bébé. Bon vol. N'oublie pas que je t'aime.* Je ne peux m'empêcher de sourire en l'imaginant pendue à son portable, se rongant les sangs en attendant de mes nouvelles. Ce n'est pas dans nos habitudes qu'elle s'inquiète ainsi pour moi. C'était surtout moi qui, jusqu'à présent, me faisais du souci pour elle. Jusqu'à ce que Philippe entre dans nos vies et chamboule tout ce qu'elle était — tout ce que nous étions ensemble — et la transforme en cette drôle de mère poule que j'ai parfois bien du mal à reconnaître...

Perdue dans mes pensées, je ne réalise pas tout de suite qu'une jeune femme s'avance peu à peu dans ma direction. Mes yeux glissent machinalement sur le bas de sa longue robe bariolée qui balaie le sol à chacun de ses pas. *Pas très pratique cette tenue pour voyager...* Je remarque qu'elle a dans la main un passeport couleur bordeaux, semblable au mien. À coup sûr, on a dû prendre le même avion pour venir jusqu'ici... Je ne crois pas l'avoir aperçue à Charles-de-Gaulle... Pourtant, une tenue de cette couleur, ce n'est pas ce qui est le plus discret ! Je remonte peu à peu le regard jusqu'à ses épaules. *Une robe sans manches ! Pfff ! elle s'est habillée comme si nous étions déjà à destination ! Elle a dû se cailler grave à Paris en cette saison...* J'arrive alors à son visage : ses yeux virevoltent dans tous les sens, sa lèvre frémit sous un sourire accueillant... *Oh My God ! C'est une gratteuse d'amitié !* Je plonge aussitôt le nez dans mon sac à dos à la recherche de mon répulsif anti-relou avant qu'elle ne parvienne à accrocher mon regard. Je brandis ma liseuse tel un bouclier et focalise toute mon attention sur l'écran resté en veille, dans une attitude d'extrême concentration. Elle passe devant moi sans s'arrêter et se pose un peu plus loin sur la même rangée. Il s'en est fallu de peu ! Une seconde de trop et je me faisais avoir comme une débutante !

Bon, me voilà bien obligée d'allumer ma liseuse pour rester dans mon rôle. Je pensais me réserver ce plaisir une fois embarquée et installée à bord de l'avion, mais je me résous à reprendre ma lecture, une romance... comme toujours ! C'est ça quand on a une vie sentimentale proche du néant : on tente d'en vivre une par procuration ! Je n'ai pas le temps de terminer mon chapitre qu'un appel micro donné par une voix robotisée résonne contre les murs de la salle de transit : « Mesdames et messieurs, les passagers du vol 747 à destination de Sydney sont priés de se présenter, porte 12 afin de procéder à l'embarquement ».

Je me lève d'un bond et me rapproche de la porte d'embarquement tout en glissant ma liseuse dans mon sac. De nombreux voyageurs commencent à rassembler leurs affaires dans un joyeux brouhaha. Du coin de l'œil, j'aperçois la gratteuse d'amitié en pleine conversation avec le jeune couple de tout à l'heure. Je me faufile le plus prestement possible pour arriver en tête de file au guichet de contrôle des billets. Je déteste arriver dans un avion aux trois quarts plein et galérer à faire rentrer mon bagage dans les compartiments au-dessus des sièges, sous le regard amusé des gens déjà installés. Être le point de mire de l'attention collective me renvoie à mes souvenirs d'école où on nous obligeait à réciter des poésies incompréhensibles devant toute une classe,

attentive au moindre faux pas. À l'époque, j'avais beau connaître mes poèmes sur le bout des doigts, mes lèvres tremblantes et ma peau écrevisse ne me permettaient pas d'échapper aux moqueries de mes camarades...

De nombreuses personnes sont déjà alignées dans la file, mais la plupart d'entre elles ne semblent pas avoir encore sorti leurs documents d'embarquement. Je les double sans vergogne et tends mon billet, soigneusement préparé, au contrôleur qui me souhaite un bon vol. Je lui réponds d'un timide sourire et grimpe à bord de l'appareil. Je repère rapidement ma rangée. Elle ne comporte que deux fauteuils. Je m'assois à ma place, côté hublot, et glisse mon sac sous le siège de devant afin d'avoir tout à portée de main durant le voyage. Je glisse un œil vers le fauteuil vide sur ma droite. Avec un peu de chance, la place restera vacante.

Je croise les doigts.

# Chapitre 2

## Morgane

L'appel pour l'embarquement retentit. Je vérifie que ce soit bien de mon vol : Sydney, vol 747. C'est bien lui. Toute une foule se lève et prend d'assaut le guichet pour entrer dans l'avion, comme s'il s'agissait du dernier moyen de transport pour quitter une zone de guerre. Je souris intérieurement. Je ne comprendrai jamais ce genre de personne. Rester debout, piétiner le carrelage de l'aéroport et avancer centimètre par centimètre... Quelle vision cauchemardesque d'un début de vacances !

De loin, je vois une fille qui gruge tout le monde pour arriver la première dans l'avion. *Meuf ! Quatorze heures coincée dans un siège minuscule, c'est pas assez ? Tu souhaites vraiment te torturer trente minutes de plus ?* Je soupire face à la bêtise humaine.

Le couple avec qui j'étais en train de discuter s'en va. Je me lève à mon tour et me dirige non pas vers l'embarquement, mais vers une boutique de nourriture. Je n'ai pas envie de crever la dalle pendant tout le trajet ! Pour survivre dans un avion, il faut des films, des livres et des sucreries. Beaucoup de sucreries. Je prends un panier et parcours les rayons. M&M'S, Kinder Country, Kinder Délice, Twix, chips, sandwich, je voudrais tout acheter ! *Allez Morgane décide-toi. Tout ne va pas rentrer dans ton sac à dos. J'attrape les Maltesers. C'est trop bon les Maltesers. Oh ! les Kinder Country me font aussi de l'œil ! Et si le repas salé est dégueu dans l'avion ? Les chips sont indispensables ! Qui sait quelles envies peuvent survenir durant quatorze heures ?*

Une voix s'élève dans l'enceinte de l'aéroport, me tirant de mon indécision :

— Morgane Saouf est priée de se présenter à l'embarquement du vol 747 à destination de Sydney.

Je sursaute à l'appel de mon prénom. J'hésite. Est-ce vraiment mon nom qui résonne dans tout le bâtiment ? Il est tellement écorché que je n'en suis pas sûre.

— Morgane Saouf. Je répète. Morgane Saouf.

— Sauve ! Comme « Sauve-toi vite » ! crié-je au plafond.

Les clients du magasin me regardent du coin de l'œil puis s'éloignent de moi. Ils pensent certainement que je suis folle. Je n'ai pas le temps de me justifier auprès d'eux. Et puis après tout ils ont peut-être raison : je suis folle !

Je me ressaisis. L'heure n'est plus au doute : je prends tout ! Les Kinder, les Maltesers, les chips. Je les balance dans mon panier et me précipite à la caisse. Une seule personne est devant moi. Est-ce que j'abandonne ma nourriture et cours vers l'embarquement ? Certainement pas. Quatorze heures de vol, à me demander si mes kinders ne s'ennuient pas trop sans moi, posés sur les étagères du magasin ? Jamais ! Ça serait la pire torture qu'on puisse imaginer. Je passe à la caisse, paie en sans contact et récupère le sac en plastique rempli à ras bord. Décidément, aujourd'hui est vraiment le jour où je transgresse mes valeurs écologiques. *Pardonne-moi, Terre mère*, murmuré-je pendant que je galope vers la porte d'embarquement 12 en tâchant de ne pas me prendre les

pieds dans ma robe. Je tends mon billet et mon passeport à un homme impassible, et me précipite dans le bras qui me conduit au second et dernier avion de ce long périple.

Je n'ai pas le temps de reprendre mon souffle. Je m'engouffre dans l'habitacle. L'hôtesse qui vérifie mon billet ne fait aucune remarque sur mon retard. Elle semble blasée. Je lui adresse mon plus beau sourire d'excuse, mais elle m'ignore déjà. Elle est en train de verrouiller la lourde porte derrière moi.

Je remonte l'allée, soumise aux regards courroucés de la plupart des voyageurs. Visiblement, je suis leur seule occupation en ce début de vol. Ils pourraient lire, observer par le hublot, discuter avec leur voisin, mais non. Ils me dévisagent, moi, tout essoufflée par la course effrénée que je viens de faire pour arriver à temps. *Je suis la retardataire qui vous fait perdre cinq minutes sur un vol de presque une journée. Oui c'est moi. Vous allez avoir du mal à vous en remettre, je sais.* J'ignore les passagers, même l'homme qui me scrute de bas en haut alors que sa femme et son fils sont sur le siège à côté de lui, et je me concentre sur mon numéro de place. Chose inutile, puisqu'il y a l'air de n'avoir qu'un seul siège disponible : le mien. Je la remarque de loin dans cet avion surpeuplé. Je m'approche et vois que je suis à côté de la grugeuse. Son regard noisette, derrière ses lunettes rondes, est braqué sur moi, me lançant des flèches de désapprobation et de mépris. Ses lèvres pincées renforcent l'expression de ses yeux, et le tout me dit « c'est donc TOI qui retardes tout le monde ! ». Je lui adresse le même sourire qu'à l'hôtesse, et j'obtiens le même effet : la fille m'ignore totalement, et plonge sur sa liseuse. OK le trajet commence bien.

En même temps je la comprends. Moi aussi je ferais une gueule de six pieds de long si j'étais assise depuis une heure sur un siège inconfortable. Je lui aurais bien dit qu'il ne fallait pas se précipiter pour être la première, que les gens ont sûrement plus râlé quand elle les a dépassés plutôt que lorsqu'ils m'attendaient pour pouvoir décoller, mais je me retiens.

*Morgane, souviens-toi. Reste calme. Tu ne dois pas reporter les frustrations de ta vie personnelle sur autrui.*

Je prends une profonde inspiration et j'expire doucement. Je suis toujours au milieu de l'allée. L'hôtesse me frôle et me demande de m'asseoir. Ma voisine de voyage, au hublot, me jette un coup d'œil puis se replonge immédiatement dans son roman qui a l'air captivant.

Je prends place, et glisse mon sac à dos sous mon siège. Mon sac plastique est coincé entre mes genoux.

L'hôtesse passe de nouveau près de moi et me somme de le ranger. Je fais mine de le pousser sous le siège, tout en sachant qu'il ne passera pas. Il est bien trop volumineux. Jusqu'où me conduira ma gourmandise ? J'essaie tout de même. Je n'y arrive pas. J'ai peur que mes précieux gouters ne s'écrasent. J'abandonne et le remets sous mes jambes. Je le cale de telle sorte que l'hôtesse ne puisse rien remarquer lors de son passage.

Je me tourne vers ma compagne de voyage et l'observe. Celle-ci, plongée dans son roman, ne remarque pas que je la dévisage. Les lumières de l'aéroport passant à travers le hublot illuminent sa peau translucide constellée de taches de rousseur. Ses cheveux roux foncé maintenus dans un chignon lâche dévoilent une nuque et des épaules tendues. Sa mâchoire est également contractée. Peut-être qu'elle lit un thriller. Je descends mon regard sur sa liseuse. Je me penche lentement vers elle, afin qu'elle n' imagine pas que je l'espionne. Bon d'accord, j'avoue, je l'espionne ! Je tente de déchiffrer quelques lignes, et mon regard est aussitôt attiré par un mot : « corps ». *Ah ! Du français !* Je me penche un petit peu plus : « ... son corps aux abdos sculptés me faisait face,

attendant une réaction de ma part ».

Obnubilée par la lecture, je me penche encore et bouscule ma voisine. Elle se tourne vers moi, agacée, puis se décale vers le hublot en cachant sa lecture. Elle est tellement collée à la paroi de l'avion qu'elle donne l'impression de vouloir se jeter par-dessus bord.

Ce qui ne m'étonnerait pas : toute de noir vêtue hormis ses ongles d'un orange-cône de signalisation, elle donne l'impression d'une fille suicidaire. Tout à coup, je réalise qu'elle est dans le même avion que moi. *Jette-toi par la fenêtre si tu veux, mais ne me tue pas avec toi s'il te plait !* Peut-être que je devrais demander à l'hôtesse de vérifier si elle ne cache pas une bombe dans son sac ?

Puis je me raisonne. Qui lirait de la romance juste avant de commettre un attentat ? En tout cas, sa tension n'est clairement pas due à un thriller. Elle est peut-être juste stressée de prendre l'avion. Je tente d'engager la conversation :

— Bonjour, moi c'est Morgane.

— Mmm. Cléo.

Elle a répondu sans lever les yeux vers moi, affichant clairement son envie de m'ignorer. Je ne me démonte pas pour autant.

— Enchantée Cléo. Tu as peur de prendre l'avion ?

— Non.

— OK.

Les échanges tombent à plat. Je cherche quoi dire quand soudain, la voix du commandant de bord se fait entendre. Nous nous immobilisons sur la piste. Décollage immédiat. Ma voisine ferme les yeux. Elle n'éteint pas sa liseuse. Nous accélérons. Des rafales nous poussent vers la gauche. L'avion décolle. Les roues se rétractent. Nous sommes secoués par une forte bourrasque. Certains passagers poussent un léger cri et Cléo m'attrape le bras. Pour une fille qui n'a pas peur en avion, elle semble bien paniquée ! Nous passons dans un premier trou d'air, puis un second. Je penche la tête vers les hôtesse pour me rassurer. Elles ont l'air calmes, donc je suppose que tout va bien. Au bout de quelques minutes, l'avion se stabilise. Cléo relâche aussitôt la pression qu'elle exerçait sur mon avant-bras, gênée, tout en continuant de m'ignorer royalement.

Je détache mon collier. Une pierre bleue brute veinée de marron pend au bout d'une chaîne dorée.

— Tiens, je peux te la prêter si tu veux. C'est une turquoise, la pierre du voyageur. Elle te protégera. Tu pourras être rassurée en avion.

— Je t'ai dit que je n'avais pas peur. Donc merci, mais non merci.

La réplique me gifle. Elle aurait au moins pu répondre gentiment. Elles vont être sympas, ces quatorze heures, assise à côté d'une connasse !

# Chapitre 3

## Cléo

J'ai les yeux qui brûlent à force de rester concentrée sur ma liseuse. Le rétroéclairage n'arrange rien, mais pas le choix : les hôtes ont réduit la luminosité au maximum afin de permettre aux passagers de s'endormir. Je n'ai pas osé allumer le spot au-dessus de ma tête... Je bats des cils à plusieurs reprises pour me dégourdir le regard... Je ne sais pas si ça se dit, mais c'est vraiment ce que je ressens : un besoin de relâcher la pression depuis mes orbites jusqu'à la plante de mes pieds. Si nous étions sur la terre ferme, je serais partie courir.

Je me tourne discrètement vers ma voisine. La tête fléchie en arrière contre le fauteuil, les yeux clos et la bouche grande ouverte, elle s'est assoupie, enroulée dans une couverture polaire prêtée par la compagnie aérienne. C'est bien ce qu'il me semblait ! Ça me paraissait bien calme depuis quelque temps... Je pose la liseuse sur mes genoux, retire mes lunettes et me frotte le visage avec les poings. Nous n'avons pas encore fait la moitié du trajet et j'ai pourtant eu envie de me jeter par le hublot au moins six fois ! La première fois c'est quand je l'ai vue débarquer... La gratteuse d'amitié avait sa place à côté de la mienne ! Pour un vol de quatorze heures ! Si ce n'est pas de la poisse, je ne sais pas ce que c'est... Surtout que la garce m'a laissé espérer jusqu'au bout que je ferais la traversée en solo ! L'avion était prêt à décoller quand elle est arrivée, le souffle court et les joues rouges d'avoir couru, ses longs cheveux bruns volant dans tous les sens. Je pense qu'elle a dû lire la déception — et le mot est faible — sur mon visage... J'aurais voulu tenter de lui faire croire que j'étais une voyageuse étrangère en misant sur ma maîtrise de la langue anglaise, mais son effroyable sans-gêne l'a poussée à lire quelques lignes de mon roman par-dessus mon épaule. Elle a donc appris coup sur coup que je parlais français et que je lisais de la romance !

En plus, je crois que j'en étais à un passage un peu... osé. Je sens le rouge qui me monte aux joues. *Que doit-elle penser de moi ? Oh ! et puis zut ! Je n'ai rien à me reprocher, elle n'était pas censée m'espionner comme ça !*

Je lui jette un regard méprisant. Un léger ronflement accompagne sa respiration et un filet de bave chocolaté s'écoule doucement depuis la commissure de sa lèvre. *Dégueu !* En même temps, avec tout ce qu'elle s'est envoyé pendant le repas, ça ne m'étonnerait pas qu'elle pisse du chocolat ! D'ailleurs, en parlant de ça, ma vessie commence à me tirailler sérieusement...

Je me retourne pour jeter un coup d'œil en direction des toilettes. Il ne semble pas y avoir trop d'attente. À cette heure-là, la plupart des passagers comatent sur leur siège. J'hésite. Je pourrais profiter du sommeil de ma voisine pour faire des trucs sans être dérangée, comme mater un film par exemple. J'ai bien tenté de me distraire devant le dernier long-métrage de Philippe Lacheau, mais elle s'est empressée d'allumer la même chose sur son écran et de réagir exagérément à chaque scène tout en guettant mes réactions. Sans doute espérait-elle partager un moment avec moi, une émotion, un rire. J'ai coupé au bout de dix minutes. La compagnie imposée m'horripile.

Un élancement douloureux dans le bas-ventre me renvoie à ma condition actuelle. J'ai besoin d'aller aux toilettes. Maintenant. Je range ma liseuse, remets mes lunettes et commence à

élaborer une stratégie pour escalader ma voisine sans la réveiller. Elle n'est pas épaisse. Je pense que je n'aurai pas de mal à l'enjamber. Je me redresse à demi et me prends les pieds dans son sac plastique rempli de cochonneries. Les paquets sont, pour la plupart, déjà bien entamés, mais vu ce qu'il reste, elle ne devrait pas manquer de sucre pour le restant du voyage. Je bascule délicatement ma jambe gauche par-dessus les siennes et me retrouve presque à califourchon sur ses genoux, mon visage à quelques centimètres du sien.

C'est justement ce moment qu'elle choisit pour changer de position dans son sommeil. Son bras droit jaillit de sous la couverture pour venir se caler sous sa nuque m'offrant ainsi une vue directe sur son aisselle dont la pilosité me saute aux yeux malgré la semi-obscurité régnant dans l'appareil. Je grimace. *Non, mais sérieux, la cire orientale, elle connaît pas ?* Avec la même préciosité, je ramène ma jambe droite jusqu'à la gauche et, tout entière dans l'allée, je peine à retrouver mon équilibre pendant quelques secondes. J'ai des fourmillements désagréables dans les pieds ; mes cuisses, jusqu'alors ankylosées, me font mal. C'est leur manière de se plaindre de mon manque d'activité de ces dernières heures. En même temps, ce n'est pas comme si j'avais le choix...

Je prends le temps d'étirer mes quadriceps et mes ischio en rêvant aux magnifiques parcours de running qui m'attendent en Australie. Imaginer ainsi les vastes étendues me donne la sensation d'être encore plus à étroit dans l'habitacle de cet avion...

Je m'avance lentement vers les toilettes tout en prenant soin de désengourdir la moindre articulation de mon corps. Je profite de l'attente pour grignoter les biscuits et les petits fromages laissés à disposition des voyageurs. Le repas servi par les hôtesses n'était pas exceptionnel, mais pas mauvais non plus. Le rôti était peut-être un peu sec et les pommes de terre manquaient de fermeté, mais ça restait acceptable. Ma voisine a choisi le poisson. Elle ne l'a pas touché, lui préférant quelques poignées de Maltesers. Elle n'a pas manqué de m'en proposer, mais pour ne pas avoir à poursuivre une quelconque conversation, j'ai préféré refuser. Même si ce n'est pas l'envie qui manquait. Pour la peine, j'ai terminé mon paquet de spéculoos.

C'est à mon tour de soulager ma vessie. Je me contorsionne pour parvenir à me positionner correctement au-dessus de la cuvette, mes cuisses gainées en position squat pour ne pas avoir à m'asseoir sur la lunette à la propreté douteuse. Je retiens ma respiration afin que les effluves d'urines qui ne m'appartiennent pas cessent de m'irriter les narines. Je tire la chasse puis me lave rapidement les mains. Le miroir au-dessus du lavabo me renvoie l'image d'une jeune femme au visage pâle et fatigué. J'aurais dû prendre ma pochette hygiène avec moi, j'en aurais profité pour me brosser les dents. Tant pis ! Je le ferai plus tard... Je crois que le plus urgent pour le moment, c'est que je me repose.

En sortant, je pioche encore dans les biscuits offerts par la compagnie aérienne. Je remonte l'allée jusqu'à mon siège et prie pour que ma voisine ne se soit pas réveillée entre temps. Je reste alors scotchée devant ma rangée, bouillonnante de colère : cette espèce de dinde s'est allongée de tout son long sur nos deux fauteuils m'empêchant de regagner ma place ! *Non, mais j'hallucine, je crève de fatigue et là voilà qui ronfle sur mon siège ! Elle mériterait que je lui jette ces biscuits rassis à la figure !* Je constate qu'il n'en reste pas grand-chose, ma fureur les ayant écrasés dans mon poing...

Je secoue mes mains pleines de miettes au-dessus de son sac à dos et entreprends de me glisser entre nos sièges et ceux de la rangée de devant, jusqu'à la tête de cette détestable culottée. Là, j'inspire un grand coup, place mes mains au niveau de ses épaules et du haut de son dos et



pousse dans la direction opposée pour la redresser. Je dois m'y reprendre à plusieurs fois, mais enfin, son corps bascule du côté de son fauteuil me donnant accès au mien ! Je m'y installe précipitamment, ravie d'être débarrassée de cette intruse ! Je n'ai pas le temps de savourer ma victoire que ma voisine, engourdie par le sommeil, revient vers moi tel un boomerang et m'écrase contre le hublot. *Non, mais c'est pas vrai !* Je tente de la repousser avec mon coude. Malgré sa taille fine, elle pèse un âne mort ! Le filet de bave qui coulait sur son menton a disparu : j'espère qu'elle ne l'a pas essuyé sur moi en me tombant dessus ! Je prends appui sur elle avec mes deux mains pour la tenir à distance, mais l'une d'elles glisse sous son épaule et effleure les poils de son aisselle, humide de transpiration. *Beurk ! J'ai envie de vomir !* Le dégoût décuple mes forces et je la balance violemment sur le côté. Elle bascule telle une quille déglinguée par une boule de bowling et s'écrase au sol, au milieu de l'allée centrale. Oups ! Je crois que j'ai poussé trop fort...

# Chapitre 4

## Morgane

Nous atterrissons sous la douce chaleur de Sydney. J'allume mon téléphone portable : deux appels manqués et cinq messages d'Alexandre.

« Je suis vraiment désolé, pardonne-moi s'il te plait. »

« Tu me manques. »

« Où es-tu ? Est-ce que je peux t'inviter au restaurant pour que nous puissions discuter ? »

« Je ferai tout pour me racheter. »

« J'ai été tellement idiot de te laisser partir... Reviens s'il te plait. »

Mon cœur s'emballa en lisant les textos. Il se serre. J'ai chaud. J'ai mal. Tout mon côté gauche me lance douloureusement. Comment des messages peuvent-ils me faire cet effet ?

Peu à peu, mon esprit se reconnecte à la réalité. Je suis en train de rêver. Toutefois cette souffrance, elle, est bien réelle. J'ouvre les yeux. J'aurais dû m'en douter ! C'était trop beau pour être vrai ! Adieu mes doux rêves de réconciliation, bonjour ma triste réalité.

Je suis étalée en travers de l'avion, les pieds sous mon siège et la tête sur les chaussures d'un type à l'apparence négligée, de l'autre côté de l'allée. Mon bras a dû heurter un accoudoir, car il me lance cruellement. J'ai connu mieux comme réveil. Dire qu'à une époque pas si lointaine, mes journées démarraient sur un petit déjeuner préparé par un bel homme aux fossettes rieuses...

Je laisse filer mes pensées et me concentre sur l'instant présent. *Comment ai-je fait pour me mettre ENCORE dans ce pétrin ?* Tandis que je rassemble mes esprits, les nombreux regards ensommeillés qui me scrutaient avec curiosité se recouchent. Personne ne propose de m'aider. *Sympa*. L'homme sur lequel ma tête repose tire brutalement ses pieds et les met en hauteur sur son siège. Ma tête cogne sur le sol. *Quel connard !* Ce sont bien tous les mêmes !

Par esprit de vengeance, je pose ma main sur son genou. Il est scandalisé. *Bien fait !* Je m'appuie fermement sur lui pour me relever. Une douleur fulgurante me traverse le côté gauche et m'arrache un cri. Je me traîne sur le côté tel un chat à l'agonie qui s'est fait rouler dessus et m'étale de tout mon long dans l'allée. Au moins, à cette heure-ci, je ne dérange personne.

D'ici, je parviens à observer ma voisine. Le mépris a quitté ses iris pour être remplacé par une grande gêne. Peut-être qu'elle sera enfin sympa cette mégère. Elle bouge de son fauteuil. Elle va m'aider ! Un miracle ! Ah non, elle rapproche ses affaires vers elle puis se tourne vers le hublot pour s'endormir.

Ma vie est géniale.

Je pose ma tête sur le sol et observe les spots faiblement éclairés de l'avion juste au-dessus de moi. *Qu'est-ce que je fous là ?* Tout quitter pour un voyage à l'autre bout du monde ? Je suis devenue folle ! Et les signes ne sont clairement pas en ma faveur. Après avoir failli rater mon avion, voilà que ces fichus rêves qui me poursuivent depuis des semaines manquent de me blesser. Un troisième signe et je prends le billet de retour dès que je pose les pieds sur le sol australien !

— Mesdames et messieurs, bonjour. L'ensemble de l'équipage et moi-même sommes au regret de vous annoncer qu'en raison de violents incendies en Australie, nous sommes dans l'incapacité d'atterrir à Sydney comme cela était prévu. Nous allons être redirigés vers l'aéroport le plus proche. Merci de votre compréhension.

*OK mes guides, j'ai compris le message !*

Une hôtesse court enfin vers moi pour m'aider à me relever. Je serre les dents de douleur et m'assois lourdement sur le fauteuil.

À ce moment précis je suis en pleine déprime. Je ne sais pas qui contrôle ma vie, mais ce n'est visiblement pas moi. Sans doute un lutin maléfique gavé de ressentiment qui s'est dit : « Elle, elle a une vie trop parfaite, si on lui balançait une bonne grosse poignée de merde avec une pincée de malchance ? ».

Coincée sur le fauteuil extraordinairement inconfortable, je bouffe donc ma merde et ma malchance. Je ne perçois pas tout de suite l'agitation qui règne autour de moi. Le commandant de bord répète pour la troisième fois l'annonce de notre changement de direction.

Même ma voisine, les yeux grands ouverts, me regarde d'un air de supplication. À ma grande surprise, elle entame la conversation :

— Où vont-ils nous faire atterrir ?

Je hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Pourquoi est-ce que ça m'arrive ? gémit-elle.

— Parce que tu as refusé la pierre du voyageur, réponds-je calmement.

Et toc !

Je suis trop fière de ma répartie. Mon visage s'éclaire tandis que le sien se ferme. Oups. La culpabilité m'étreint. *Où sont tes bonnes résolutions Morgane ? Ce n'est pas parce que ta vie est un amas de bouse de vache que tu dois le refiler à la première venue, aussi sèche soit-elle !*

J'ouvre mon sachet et m'enfile un kinder pour apaiser mon mal-être. Je me sens tout de suite mieux. Pour me faire pardonner, j'en propose un à ma voisine. Je m'attends à essayer un dixième refus, mais surprise ! Elle accepte !

— Je m'excuse, je suis un peu tendue, lancé-je.

— Je comprends, moi aussi je suis stressée avec cette annonce...

— Moi ça n'a rien à voir avec l'annonce. On peut se poser n'importe où, ça m'est égal.

Je m'attends à ce que Cléo pose des questions, mais elle demeure silencieuse. Tant mieux, je ne suis pas sûre d'être prête à en parler. Nous mangeons silencieusement notre gouter. Ou notre petit déjeuner. Je suis un peu perdue dans les horaires.

Je tâte mes côtes. Rien ne semble cassé, cependant je vais avoir un sacré bleu. Je grimace sans même m'en rendre compte.

— Ce n'est pas trop douloureux ? me demande Cléo.

— Un peu.

Ma voisine se mord les lèvres. J'essaie de déchiffrer son expression. Je n'y parviens pas.

— Pourquoi est-ce que tu te fiches de l'endroit où on va atterrir ?

— Car on me déconseille d'aller à Sydney.

Cléo fronce les sourcils.

— Qui ça, « on » ?

— L'univers, les guides, Dieu, qui tu veux.

Elle me regarde avec les yeux ronds et recule de manière imperceptible. En même temps, elle ne peut pas reculer de façon plus franche ici. *Je l'ai perdue, ça y est.* Encore une fille ultra fermée, à l'esprit aussi étroit que son corps dans ses fringues. Elle ne dit plus rien et se tourne vers le hublot. Nous volons toujours largement au-dessus des nuages.

Un calme tout relatif est revenu dans l'avion. J'ai sommeil. Mes paupières sont lourdes. J'hésite. Et si je tombais de nouveau ? Mon corps ne résisterait pas à un second choc ! Je me cale comme je peux, replie les jambes sur moi, et m'endors.

Je me réveille percluse de douleurs. J'étire mes mollets et leur donne des petites tapes énergiques pour les réveiller. Je regarde l'écran incrusté dans le siège juste devant moi : l'avion est au-dessus de la mer. Nous avons dépassé Melbourne. D'ici peu de temps, nous survolerons Sydney ! À quel aéroport comptent-ils nous balancer ? Auraient-ils fait une annonce durant mon profond sommeil, que je n'ai pas entendue ?

J'observe ma voisine : elle lit et l'écran de son fauteuil est éteint. Elle n'a rien remarqué. Je me penche vers le couloir central : la plupart des passagers ne se préoccupent pas de la route que nous prenons. L'avion serait-il en train d'être détourné ? La panique m'opresse la poitrine. *Mon Dieu, on va tous mourir et personne ne le sait !*

Je me lève, et remonte la voie. Je dépasse les premières toilettes et continue mon ascension. Au bout de l'allée, des rideaux me bloquent le passage. Ça serait trop grillé si je les écartais d'un seul coup ! *Réfléchis Morgane, réfléchis !* Il y a des toilettes juste à côté. Ça me laisse le temps d'analyser la situation. Et si en attendant, je montrais que j'ai vraiment envie de faire pipi ? Peut-être qu'on ne se poserait pas de question sur ma présence ici !

Je me tiens la vessie et sautille d'un pied à l'autre. Une vieille dame assise près de moi me fixe, sceptique. OK je parais louche, je m'immobilise. J'entre dans les toilettes dès qu'elles se libèrent. J'en profite pour faire mes besoins. Tant que j'y suis, autant me soulager. Au moins ça m'évitera peut-être de me faire pipi dessus quand je verrai l'avion s'écraser sur l'opéra de Sydney !

Je sors des W.-C., les rideaux sont juste à ma droite. Je prends une grande inspiration et je fais comme s'il était totalement normal pour moi de cheminer dans cette direction. J'avance un pas, puis un deuxième. Ça y est, je sens l'étoffe ! Je cherche le passage. J'écarte les tentures dans un sens, puis dans l'autre. *Merde, y a un code secret pour qu'ils s'ouvrent ou quoi ?* Lorsque je parviens enfin à trouver l'entrée, une hôtesse surgit. Elle semble contrariée.

— Veuillez regagner votre place !

Je fais demi-tour sans demander mon reste et cours pratiquement pour rejoindre mon siège. Je jette un œil vers une autre hôtesse qui discute avec l'une de ses collègues à voix basse. Que se passe-t-il ? Je me tourne vers Cléo pour solliciter son avis quand une voix résonne soudain dans l'habitacle :

— Mesdames et messieurs, en raison des violents incendies en Australie, aucun avion n'est autorisé à se poser sur le territoire. Par mesure de sécurité, nous atterrirons à Dunedin, en Nouvelle-Zélande.

# Chapitre 5

## Cléo

— Non, mais c'est une blague ! m'exclamé-je en me redressant sur mon siège.

— En même temps, où voulais-tu qu'on aille ? me demande ma voisine, le doigt pointé sur l'écran situé devant elle. Regarde, on vient de survoler toute l'Australie !

— Mais, je...

J'allume aussitôt mon propre écran pour vérifier ses propos que je peine à croire. Notre avion est bel et bien au-dessus de Sydney et aucune descente ne semble s'amorcer. Nous quittons le territoire australien !

— Je pensais que nous aurions pu atterrir dans un aéroport à proximité... J'en sais rien, à Melbourne ou Brisbane ! À Perth, au pire ! Pas dans un autre pays !

Je suis en panique ! Ce n'est pas du tout ce qui était prévu ! Tout était organisé à la perfection, réglé comme du papier à musique : l'aéroport, la réservation de l'hôtel, les visites touristiques, le taxi, le billet pour... Je regarde furtivement autour de moi à la recherche d'une hôtesse. La seule que j'arrive à apercevoir se trouve à l'autre bout de l'avion et elle est déjà sollicitée de toutes parts par des passagers aux visages furieux. Je baisse les yeux vers ma voisine qui s'est ouvert une nouvelle barre chocolatée. Rien ne semble la perturber. Son impassibilité m'agace. Elle n'est pas capable de la fermer une seconde et voilà qu'elle accepte sans broncher que le ciel nous tombe sur la tête ! Serait-elle plus sage et pondérée que moi ?

Je me rassois et tente de retrouver mon sang-froid. Non, la raison pour laquelle elle se rend en Australie doit certainement être moins importante, plus futile que la mienne, c'est tout ! Alors, réfléchissons, Dunedin et Sydney, ça doit être le même fuseau horaire, non ? Donc on devrait atterrir vers...

— Combien d'heures de vol séparent Dunedin de Sydney ? me demandé-je à voix haute.

— Je sais pas... Je dirais environ trois heures, répond ma voisine avant de porter une bouteille d'eau à ses lèvres. Après c'est pas le même fuseau horaire, je crois...

*Merde !* Bon avec un peu de chance, ce sera dans le bon sens et on n'aura quasiment pas perdu de temps... Dans le cas contraire, cette histoire risque de nous couter au moins une demi-journée ! Donc admettons que l'on atterrisse en Nouvelle-Zélande le 16 décembre au lieu du 15, ça me laisse encore quinze jours pour trouver un moyen de retourner en Australie. Tant pis, si je loupe une ou deux visites touristiques... Les palpitations de mon cœur se calment peu à peu. Et puis, la compagnie aérienne aura bien une solution à nous proposer. Ces incendies ne vont pas s'éterniser non plus. Dès qu'ils seront maîtrisés, nous pourrons rembarquer sur un de leurs vols.

Je m'enfonce dans mon fauteuil, soulagée et fière d'avoir réussi à me raisonner. Je jette un œil un peu condescendant à ma voisine. Elle n'est pas la seule à ne pas paniquer ! Et Dieu n'a rien à

voir là-dedans ! Suffit d'un peu de logique. Je range ma liseuse et attrape ma pochette hygiène. Un rafraîchissement me ferait le plus grand bien. Comment elle m'a dit qu'elle s'appelait déjà ? Maureen ? Megan ? Non... Méline ? Ah ! Si seulement je pouvais écouter un peu plus les gens quand ils me parlent... Morgane ? Oui, je crois que c'est ça !

— Morgane ? hésité-je.

Elle tourne la tête vers moi, surprise que je l'appelle par son prénom. Enfin... J'espère que c'est le sien !

— Oui ?

Ouf ! C'est bien ça !

— Je dois... commencé-je en lui montrant ma pochette avec un petit sourire contrit. C'est que je ne voudrais pas avoir à te... bousculer, poursuis-je tandis qu'elle se lève de son fauteuil pour me laisser passer.

Elle ne s'était pas rendu compte que j'étais responsable de sa chute monumentale... Elle me sourit en se massant l'épaule. Je ressens une pointe de culpabilité que je chasse aussitôt : elle n'avait qu'à rester sur son siège au lieu de s'allonger sur le mien... Si elle s'était épilé les aisselles, cela ne serait jamais arrivé ! Et puis, je dois avouer que c'était assez drôle de la voir s'étaler au sol comme une... *Aïe !*

Un passager qui se précipite dans l'allée en sens inverse m'écrase le pied de tout son poids.

— Pardon, mademoiselle ! s'excuse-t-il.

— Y a pas de mal, grommelé-je tandis qu'il continue sa route sans se retourner.

Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il s'arrête deux rangées plus loin.

— Alors ? s'inquiète une femme, depuis son fauteuil.

— Selon les hôtesse, les incendies sont totalement incontrôlables. L'Australie a lancé un appel à l'aide auprès des pays voisins. On risque d'être bloqués des jours en Nouvelle-Zélande, si ce n'est des semaines !

— Quoi ? bredouillé-je, effarée.

J'embrasse du regard l'ensemble de la cabine et ne m'apparaissent que des visages tendus et anxieux. Des bribes de conversations auxquelles je n'avais pas prêté attention me parviennent : « ... *aéroports fermés...* », « ... *autorisation d'atterrir...* », « ... *séjour foutu...* », « ... *pas le choix...* », « ... *manque de carburant...* », « ... *hôtels complets...* », « ... *assurance pour le remboursement...* », « ... *taxis pris d'assaut...* »

Oh là, là ! Ça ne sent pas bon du tout, ça ! Je rebrousse chemin avant même d'avoir atteint les toilettes et me précipite jusqu'à ma voisine pour lui faire part de ces mauvaises nouvelles.

— Morgane ! Tu as entendu ? Les incendies seraient incontrôlables et on risque de se retrouver bloqués à Dunedin jusqu'à... jusqu'à...

Ce qui se déroule sous mes yeux me réduit au silence. Sur sa tablette, Morgane a étalé des cartes représentant de drôles d'images. Elle en tire d'autres depuis un paquet qu'elle tient, face cachée, dans sa main. *Ne me dites pas qu'elle est en train de nous conter la bonne aventure !*

— Oui je sais, répond-elle sans se détourner de ses cartes. J'ai entendu une hôtesse l'expliquer à des passagers derrière nous. Ce serait peut-être plus simple s'ils faisaient une annonce générale au micro... Là, les gens se battent pour avoir des infos, ça me stresse ! Alors, j'ai pris les devants : au lieu d'attendre des nouvelles, je regarde un peu ce que l'avenir nous réserve...

*Oh putain ! C'est vrai ! Elle est en train de tirer les cartes !* Je ne peux m'empêcher de penser à ce film pour lequel ma mère m'avait trainée au ciné quand j'étais gamine... Un type qui se faisait passer pour une voyante dans sa caravane... *Madame Irma*<sup>1</sup>, je crois ! J'hésite entre rire et pleurer... Bon, au moins, le positif c'est que ma panique s'est envolée au profit de ma stupéfaction !

— Alors, alors... marmonne-t-elle en tirant une nouvelle carte. Ce renard n'augure rien de bon... Et en l'associant à la montagne, on se rend bien compte que des obstacles se dressent sur notre chemin. À mon avis, ça risque d'être compliqué de les contourner...

Elle pose encore une carte sur la table. Je ne sais pas quoi dire alors je reste muette, plantée au milieu de l'allée. Je prie mentalement pour que les gens ne remarquent pas le manège de Morgane. *Je ne la connais pas cette fille, on ne voyage pas ensemble, je ne suis pas aussi cinglée, croyez-moi !* répété-je en boucle dans ma tête au cas où certains passagers soient doués de télépathie.

Morgane ramasse les cartes, les mélange et en étale trois, face cachée, devant elle. Elle retourne la première.

— Il semblerait que tous les signes nous indiquent de... OH MON DIEU ! s'exclame-t-elle soudain, horrifiée, lorsqu'elle dévoile une ultime carte.

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demandé-je précipitamment tandis que des regards suspicieux se tournent dans notre direction.

— C'est affreux !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as vu, enfin ? m'écrié-je, impatiente.

La curiosité a fini par l'emporter sur ma défiance et j'attends sa réponse autant que je la redoute.

Elle tourne alors vers moi de grands yeux larmoyants et, d'une voix tremblante :

— Les kookaburras, ils sont foutus...

---

<sup>1</sup> Film français de Didier Bourdon et Yves Fajnberg, sorti en 2006.

# Chapitre 6

## Morgane

J'analyse les cartes posées devant moi : oiseau, cercueil, faux. Pile quand je me penche sur l'avenir des kookaburras près de Sydney ! L'oiseau, c'est forcément eux. Cercueil + faux = la mort. Mon Dieu ! J'en suis toute retournée. Je ne parviens pas à répondre à ma voisine qui s'est finalement rassise à côté de moi.

— C'est quoi des kookaburras ? demande-t-elle pour la troisième fois.

Je la regarde. Comment peut-on être aussi ignorante en ornithologie ? Bon OK, ce n'est pas l'espèce la plus courante du monde, mais quand même !

— C'est un oiseau que l'on ne trouve qu'en Australie. J'y allais pour l'étudier.

— C'est ton métier ?

— Si on veut.

Je n'ai pas envie de m'éterniser sur le sujet. J'avais un autre métier avant, qui me passionnait encore plus que l'ornithologie, mais ça c'était avant. Je mélange les cartes à nouveau. Posons des questions précises, pour obtenir des réponses précises. Le tirage général était bien trop flou. *Que se passera-t-il si je fais tout pour rejoindre l'Australie ?* Je mélange, bats les cartes et cinq d'entre elles sautent une par une du tas. Je les dispose en ligne : bateau, souris, montagne, renard, serpent.

— Alors qu'est-ce que ça dit ? demande ma voisine, de plus en plus curieuse.

— Ça dit que je ne dois pas retourner en Australie.

— Et comment tu vois ça ?

— Le bateau c'est un voyage, la souris une carte négative, la montagne représente l'étranger. Le renard et le serpent sont aussi des cartes négatives. Y a pas de doute possible.

— Pfff ! Ce sont des conneries.

Cléo me regarde avec dédain, puis ignore mon tirage. Je m'en fiche, j'ai l'habitude des gens étroits d'esprit. Ça ne me perturbe plus. Je ramasse les cartes, et pose une autre question : *Que se passera-t-il si je reste en Nouvelle-Zélande ?* Là encore, mes cartes sautent comme si elles avaient vivement envie de s'exprimer. Bateau, fille, cigogne, chien, soleil, tour, trèfle.

Cléo, qui regardait par le hublot, glisse une œillade dans ma direction.

— Et là, qu'est-ce que tu vois ? ne peut-elle s'empêcher de demander.

*Tiens donc ! Je croyais que ça ne l'intéressait pas...*

— Si je reste en Nouvelle-Zélande, je vais me lier d'amitié avec une fille, et c'est plutôt positif, expliqué-je.

— Mmm. Jamais je ne me fierais aux cartes pour prendre une décision !

En tout cas, une chose est sûre, c'est que l'amitié naissante ne sera certainement pas avec elle ! Quelle rabat-joie ! Au lieu de m'ignorer durant le tirage, elle insiste pour me prouver que c'est n'importe quoi.

— Les cartes ça veut tout et rien dire. Ça peut correspondre à tout le monde !

— Tu veux un tirage ? répliqué-je pour la faire taire.

— Non merci.

— OK.



Je continue et je pose une dernière question : *Dois-je repartir en France ?* Renard, garçon, cœur, faux, chouette. Merci, je sais que mon ex est un connard et que ma relation est finie. Je m'apprête à ranger les cartes quand j'entends Cléo souffler.

— Finalement je veux bien que tu me fasses un tirage... Histoire de confirmer que ce sont bien des conneries !

Je lève les yeux au ciel.

— Il faut que tu sois dans une bonne optique, sinon ça annoncera n'importe quoi.

Elle claque sa langue contre son palais.

— D'accord. Je veux bien un tirage s'il te plait.

— Tu as une question précise ?

— Non.

— OK je te fais un tirage général.

Je mélange les cartes et lui en fais piocher neuf. Je les retourne.

— Alors la carte qui te détermine c'est le bateau. Donc tu es en train de voyager. Bon jusque-là rien de surprenant. La carte centrale est un homme. C'est un homme qui vient de ton passé, ou un homme âgé.

— Comment tu sais ça ?

— Il a la montagne à côté de lui. Mais il a aussi l'enfant, du coup je suppose que c'est un homme avec un enfant. Il y a le livre au-dessus de lui, donc c'est un homme que tu ne connais pas, et la croix montre le destin. Le jardin et le nénuphar se réfèrent à une rencontre sur un lieu de travail. Et l'étoile c'est une carte positive... Ouah tu vas bientôt pécho un vieux !

— Je ne crois pas.

Le visage de Cléo a changé.

— Non peut-être pas, concédé-je. Effectivement, tu n'as pas pioché le cœur...

— Tu crois que l'étoile, ça peut vouloir dire que c'est une star ?

— C'est possible, puisqu'il est à côté du travail. Mais peu probable. Pourquoi tu me demandes ça ?

Cléo me répond par une autre question.

— Tu peux me refaire un résumé s'il te plait ?

Je sens qu'elle est nerveuse.

— Durant ton voyage, tu vas rencontrer un homme âgé — ou de ton passé, ou les deux — qui a un enfant, sur son lieu de travail. Le destin veut que vous soyez réunis. Voilà.

Cléo est blême. Elle ne dit plus que ce sont des conneries. Peut-être que j'ai visé juste !

— Ça te parle ? demandé-je.

— Vaguement.

Elle se tait, et je n'insiste pas. Du coin de l'œil je la vois tripoter un petit médaillon en forme de trèfle à quatre feuilles. Elle, qui soi-disant ne croit pas au pouvoir des cartes, semble toutefois croire en celui de son porte-bonheur. Je range mon tarot et patiente. Je suis invitée à rester en Nouvelle-Zélande. Pour y faire quoi ? L'Australie, c'était sympa comme destination ! Et j'avais tellement envie d'observer des kookaburras en vrai ! Je ne vais pas me baser sur les cartes, non. Bon, ça, je vais éviter de le dire tout haut à Cléo, elle serait trop contente. *S'il vous plait, un signe supplémentaire ne serait pas de refus !* lancé-je à l'Univers. J'attends. Rien ne se passe. Ça ne peut pas marcher à tous les coups. J'essaie de m'assoupir malgré ma voisine de plus en plus tendue. L'annonce de l'hôtesse l'a mise dans tous ses états. Ses poings sont contractés et même lorsque je ne la regarde pas, je sens le stress émaner d'elle. Je tâche de faire barrage à ses émotions. Impossible. J'ouvre les yeux et la dévisage. C'est pire. Je tente de me distraire autrement : je prends

mon téléphone et lance une méditation enregistrée. Je parviens à m'apaiser. Lorsqu'elle se termine, je retire mes écouteurs. L'anxiété autour de moi est palpable. C'est mort, je ne reste pas des heures à attendre que les gens se calment. *Laissez-vous porter par le courant de la vie, bordel !* J'enclenche une seconde méditation, bien plus longue. Elle finit par m'endormir, malgré moi.

Je suis réveillée par la voix du commandant de bord qui annonce que nous atterrissons. Parfait. Euh non pas parfait. J'angoisse d'un seul coup. Qu'est-ce que je fais ? Je reprends un vol pour la France ? Je visite la Nouvelle-Zélande ? *Morgane, toi aussi laisse-toi porter par le courant de la vie !*

Cléo a déjà rangé ses affaires, tandis que mon bazar envahit toujours mon espace — et le sien. Je la regarde : son visage est collé au hublot. Je devine qu'elle ne voit rien, perdue dans ses pensées. J'attrape tout mon fouillis et le fourre dans mon sac, détrit et affaires personnelles mélangés. Je ferai le tri plus tard, quand je serai près d'une poubelle.

L'avion est maintenant immobile. Tout le monde se lève de concert. J'attends patiemment mon tour avec la furieuse envie de me dégourdir les jambes. Cléo m'emboîte le pas alors que je remonte l'allée centrale. Les hôtesses s'excusent à la sortie. *Comme si elles étaient responsables des incendies d'Australie !* Arrivée à l'aéroport, je suis la foule des passagers. Je marche lentement, pour retarder l'inévitable. Que va-t-il se passer ? Je pensais bêtement que nous allions récupérer nos valises, comme lorsqu'on arrive à destination. Il n'en est rien. On nous conduit dans un grand salon, et les gens, hagards, regardent autour d'eux. Aucune annonce n'est faite et l'ambiance commence à devenir électrique.

Je ne trouve aucune place assise, aussi je décide de faire le tour de la pièce avec mon gros sac à dos. Peut-être y découvrirai-je un signe qui m'aidera à faire le bon choix ? Plus de trace de Cléo depuis la sortie d'avion. Elle a dû gruger tout le monde comme pour l'aller, avec le même résultat : l'obligation de patienter. *N'importe quoi cette fille !*

Après quelques minutes, un agent de l'aéroport grimpe sur un tabouret pour être vu de tous. Il manque de dégringoler et plusieurs personnes pouffent de rire. J'en fais partie. Je m'approche pour écouter ce qu'il a à dire.

— Bonsoir, mesdames et messieurs. Les avions ont l'interdiction d'atterrir en Australie jusqu'à nouvel ordre. Nous vous invitons donc à patienter ici. Vos bagages vous seront réattribués. Des hôtels se trouvent à proximité de l'aéroport et...

Un brouhaha empêche l'homme de continuer. Amusée, je regarde toutes les expressions des faciès alentour : j'y vois de la déception, de la colère, de l'angoisse, de la tristesse. Je dois être le seul visage positif du groupe.

— S'il vous plait, s'il vous plait. Vous pouvez patienter dans l'aéroport. Sachez toutefois que des hôtels sont à votre disposition à proximité, et des taxis peuvent vous y déposer.

— Est-ce que ça sera pris en charge par la compagnie aérienne ? crie un grand homme à la voix grave.

— Je... je crains que non, puisque ces désagréments ne relèvent pas de la compagnie aérienne, mais de conditions extérieures...

Je n'aimerais pas être à la place du type qui fait l'annonce. Il se fait huer par tous, alors qu'il ne fait que son travail. Il tente d'expliquer ce qui sera organisé, mais plus personne ne lui prête attention.

Une dizaine de personnes faisant partie du personnel nous distribuent des bouteilles d'eau. Nous sommes conduits dans une autre salle, pour récupérer nos valises.

Je cherche des signes autour de moi. Je regarde chaque panneau d'affichage, j'écoute chaque conversation dans l'espoir d'y recevoir un message de l'Univers. Rien ne me saute aux yeux — ou

aux oreilles. Les gens se précipitent sur leurs bagages et je m'assois, résignée. J'hésite, et j'allume mon portable que je n'ai pas consulté depuis plus de vingt-quatre heures. Je repense à mon rêve dans l'avion. Je suis partagée entre la peur et l'envie d'avoir un texto de lui. Tremblante, je compose mon code de carte SIM. Mon téléphone se met à biper continuellement pendant au moins trois minutes. J'ai de nombreuses notifications Instagram, Facebook. J'ai également des appels manqués et des messages. Je les parcours. Aucun n'est d'Alexandre. *Quel connard !*

Par réflexe professionnel, je consulte mes mails. J'en ai des tas ! Je les efface un par un sans même les ouvrir, quand l'un d'eux retient mon attention : il vient du comité d'entreprise externalisé. Merde, j'ai oublié de leur dire que je ne faisais plus partie de ma propre start-up ! J'ouvre l'email dans l'intention de leur répondre. Mon œil est attiré par les mots « nouveaux partenaires ». Je *scrolle* et un van envahit mon écran. En dessous, en gras est écrit : « *Remise de 30 % sur les locations de van, camping-car, voiture pour les compagnies suivantes : Sixt, Hertz, Jucy, etc.* ». La liste compte près d'une dizaine d'entreprises. Je n'en reviens pas. Je relis plusieurs fois la même ligne, comme si un bug empêchait mon cerveau de continuer. Soudain, je réalise. Je pousse un cri de joie. Les personnes autour de moi quittent le tapis roulant des yeux pour observer ma danse de la victoire.

— Le voilà mon signe ! dis-je à voix haute en pressant le téléphone contre mon cœur.